

EXILS AFRICAINS

Albert Russo

EXILS AFRICAINS

... et il y eut David-Kanza

Ginkgo éditeur

Du même auteur :

- Sang Mêlé ou ton fils Léopold*, Éditions du Griot, Paris, 1990
France Loisirs, Paris, 1991
Mixed Blood, Domhan Books (N.Y., USA), 2000
Éclats de malachite, Éditions Pierre Deméyère, Bruxelles, 1971
Mosaïque Newyorkaise, Éditions de l'Athantor, Paris, 1975
Le Cap des illusions, Éditions du Griot, Paris, 1991
Dans la nuit bleu-fauvel/Futureyes, Le Nouvel Athantor, Paris, 1992
Éclipse sur le lac Tanganyika, Le Nouvel Athantor, Paris, 1994
Element Uitgevers, édition hollandaise, 1996
Eclipse over Lake Tanganyika, Domhan Books, USA/GB, 2000
Zapinette Vidéo, Éditions Hors Commerce, Paris, 1996
L'amant de mon père, Le Nouvel Athantor, Paris, 2000
Edizioni Libreria Croce, traduction italienne de M. S. Metalli, Rome, 2002
Zapinette à New York, Éditions Hors Commerce, Paris, 2000
Zany, Zapinette New York, Domhan Books, USA/GB, 2001
Zapinette chez les Belges, Éditions Hors Commerce, Paris, France, 2002
L'amant de mon père II, Éditions Hors Commerce, Paris, 2003
L'ancêtre noire, Éditions Hors Commerce, Paris, France, 2003
La Tour Shalom, Éditions Hors Commerce, Paris, France, 2005
Libreria Croce Editore, édition Italienne, 2008
New York au cœur /New York at heart, photographies, Xlibris, 2007
Sang Mêlé, Ginkgo Éditeur, Paris, France, 2007
Coniglio editore, édition Italienne, 2008
Boundaries of Exile / Conditions of Hope, textes bilingues d'A.Russo
et de M. Tucker, Confrontation Press (Long Island University, NY), 2009
The Black Ancestor, Imago Press (USA), 2009

à Nadine Dormoy et à Brigitte Gabbai

PRÉSENTATION

La migrance est de toute évidence une donnée essentielle dans la vie et dans l'œuvre d'Albert Russo. Cet écrivain singulier a en effet vécu dans plusieurs pays dispersés sur trois continents; il écrit et publie en deux langues principales (le français et l'anglais); surtout, il a fait du déplacement géographique et du contact interculturel, au sens le plus large, l'une des composantes essentielles de son œuvre. Il est lui-même issu d'un double contexte migrant : celui de la diaspora italienne d'origine rhodiotte et sépharade et celui de la colonisation, vécue comme phase d'une globalisation moderne et urbaine. Il a connu ensuite l'expérience des études à l'étranger, puis celle de l'exil, d'abord aux Etats-Unis, puis en Italie, et ensuite en Belgique, loin des pays d'Afrique centrale où il avait vécu sa jeunesse; enfin, il a suivi la trajectoire de nombreux écrivains belges en s'établissant à Paris où il a composé l'essentiel de son œuvre.

*Le mélange en est un aspect essentiel. Mélange des langues, y compris à l'intérieur d'un même livre comme dans *Dans la nuit bleu-fauve/Futurées* (1992). Mélange des genres littéraires, dès son premier livre publié sous son nom : *Éclats de malachite* (1971) ou sa première anthologie personnelle (Albert Russo Anthology, 1987). Mélange des expressions artistiques : beaucoup de ses livres sont illustrés par divers artistes et lui-même, à la fois comme photographe et écrivain, il a publié une vingtaine d'albums consacrés notamment à divers lieux de la planète (Sri Lanka Serendib, 2005;*

Brussels Ride, 2006; Israel at heart, 2007 etc.). *Métissage biologique et culturel des groupes humains, thématique essentielle de ses évocations de l'Afrique contemporaine, depuis La Pointe du diable (1973), roman anti-apartheid. Mélange des générations et des lieux, comme dans sa série des Zapinette, destinée à la jeunesse. Mélange des genres au sens sexuel, affirmé dans un titre comme L'Amant de mon père (2000).*

La France et Paris sont certes évoqués dans l'œuvre, notamment dans des albums photographiques récents : In France (2005), Saint-Malo with love (2006), Noël in Paris (2008), France : art, humour & nature (2008). Mais il s'agit là d'ouvrages publiés aux États-Unis et ils sont minoritaires par rapport aux autres lieux évoqués par d'autres albums : ils thématisent moins la migration en France qu'ils ne participent à la globalisation des discours. La migration, on le voit, ne s'exprime pas particulièrement dans un rapport avec un pays d'accueil, mais dans une expérience contemporaine de la modernité mondiale. Paris est dès lors surtout une mégapole cosmopolite, traitée comme New York (Mosaïque new-yorkaise, 1975; Zapinette à New York, 2000) ou, auparavant, Bujumbura la capitale du Burundi, dans Éclipse sur le Lac Tanganyika (1994).

Albert Russo affectionne la notion d'éclats, qui ne se retrouve pas par hasard dans deux de ses titres d'ouvrages : sa poétique est celle d'un monde à la fois uni, parce que globalisé et ouvert au désir de tous et diffracté en "mosaïque", en "kaléidoscope", deux autres mots-clés de son écriture. Si cette œuvre évoque à divers endroits la souffrance et l'injustice, l'humour et l'ironie y ont pris avec les années une dimension plus importante, en même temps que les évocations du corps : son Tour

du monde de la poésie gay (2004) a ainsi pour sous-titre « *les Voyages facétieux d'Albert Russo* ».

Le livre-charnière de cette œuvre est sans doute Sang mêlé ou ton fils Léopold, roman paru aux éditions du Griot en 1990, mais dont une première version avait été publiée en anglais en 1985. Ce roman, très vite réédité par l'antenne belge de France-Loisirs, est le livre qui, en même temps, lui a permis une véritable entrée dans l'édition française et une sorte de retour en Belgique, pays avec lequel cependant il n'a pas beaucoup d'autres liens que celui de la mémoire congolaise, mais aussi de développer sa poétique du métissage. Il s'agit bien de savoir qui est le "fils de Léopold", – Léopold symbolisant le monde colonial ancien des "nations" et des "races" –, à dépasser dans une post-colonie hybride, ouverte, urbaine, où l'on peut se reconnaître, dans toutes les langues et en tous lieux, une Ancêtre noire (2003) ou un Body glorious (2006).

Pierre Halen

Professeur à l'Université de Metz

INTRODUCTION

Sandro les a quittés la semaine dernière, mais moi, il ne m'a pas quittée, jamais quittée. J'ai son odeur sur ma peau, j'entends sa voix éraillée lorsqu'il s'énerve et a un chat dans la gorge et puis cet ongle recourbé, à cause de la porte du train qui s'est refermée sur son doigt, cet ongle qui ressemble à une serre d'épervier. Et ce sourire en coin qu'il me lance derrière le miroir de la salle de bains, quand il se tapote le visage encore humide avec une serviette avant de partir au bureau ! Rien de tout cela n'a pu disparaître, simplement parce que son âme est soi-disant allée rejoindre l'autre côté du ciel. C'est son nième voyage, il en a tant fait par le passé et, le connaissant, je doute fort qu'il ne s'arrête un jour.

J'ai refusé d'aller voir cet homme à l'hôpital lorsqu'ils m'ont annoncé qu'il était mort. C'est une farce macabre, il ne s'agit pas de mon mari. Eh bien oui, Sandro est toujours à mes côtés quoi qu'en pensent les autres, et je ne suis pas devenue folle – certains le clament ; qu'ils continuent de clamer, cris dans le désert ! Le théâtre, c'est eux qui le font, ils jouent une mauvaise pièce à laquelle je ne participerai jamais. Ce rôle qu'ils veulent me faire jouer ne me convient tout simplement pas.

EXILS AFRICAINS

Mes enfants, mes pauvres enfants, eux ressentent la perte de leur père comme irrémédiable. Ils sont allés l'accompagner au cimetière, mais je leur ai demandé de ne pas me représenter. Et lorsque les autres demanderont "où est votre mère ?", je leur ai dit de répondre que je suis partie à l'étranger. Ça ne les regarde pas ! Ma vie privée m'appartient et Sandro en fait plus partie que jamais. Ils sont là comme ces paparazzi à l'affût du moindre scandale et, même si celui-ci n'existe pas, ils l'inventent et le façonnent.

Je vais faire un peu de rangement dans les affaires de Sandro. Mon amour passe sa vie à accumuler les objets, les souvenirs, les cartes postales ; tant de breloques, mon Dieu ! mais il y tient et refuse que je l'en débarrasse.

Et c'est au milieu d'un tel amas que j'ai découvert un cahier beige aux pages quadrillées. Étrange qu'il ne m'en ait jamais parlé, alors que nous n'avons aucun secret entre nous ! Tiens, il s'agit d'un journal – je ne lui connaissais pas cette veine littéraire. Il parle de lui, de ses origines, de sa famille restée à Rhodes, de nous, des enfants. Lisons donc, je ne peux y résister plus longtemps.

SANDRO : LE CARNET

L'île de Rhodes m'a vu naître dans la première décennie du XX^e siècle, 'Heliousa Rodos', 'Isola delle Rose', capitale du Dodécanèse, située sur la rive sud-ouest de l'Asie Mineure, en face de la Turquie. Dans l'antiquité elle s'appelait Doride et selon la légende Apollon tomba amoureux de la nymphe Rhoda. L'un des fils du dieu-soleil était le père de Camiros, de Layssos et de Lindos, lesquels donnèrent leurs noms aux trois autres grandes villes de l'île.

Comme nombre de régions de la Grèce antique, Rhodes a une histoire riche et mouvementée. Le fils d'Angigonus le Syrien tenta de conquérir l'île en 305 avant Jésus-Christ mais il dut capituler devant la résistance de la population. Pour exprimer leur gratitude à leur déesse, les Rhodiotes érigèrent une statue gigantesque, le fameux Colosse, célébré comme l'une des sept merveilles du monde, mais qu'un tremblement de terre détruisit. Vinrent ensuite les Romains et après la chute de leur empire l'île tomba aux mains de Byzance. À l'époque des croisades, Rhodes devint l'une des escales importantes sur la route de la Terre Sainte. En 1306, après avoir été dominée par les Vénitiens et les Génois, l'île fut acquise par les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. En 1522 Soliman le Magnifique s'en empara et Rhodes demeura sous la coupe ottomane jusqu'en 1912, lorsque l'Italie, victorieuse de l'armée

turque, l'occupa ainsi que les autres îles du Dodécanèse. En 1923 le traité de Lausanne officialisa la soumission de ces îles aux Italiens.

C'est donc sur cette île, lorsque l'administration italienne s'y installa, que je vis le jour, issu d'une famille nombreuse et désargentée. Je fais partie de la minorité de la branche sépharade parlant judéo-espagnol, elle-même minoritaire, par rapport à celle qui trouva refuge au Maghreb, les judéo-arabes, sans parler de la communauté ashkénaze, beaucoup plus importante, qui, elle, provenait d'Europe centrale et utilisait le yiddish, langue germano-hébraïque. En effet, les juifs sépharades dont je suis – 'sépharade' veut dire 'espagnol' en hébreu –, qui s'étaient établis dans la péninsule ibérique dès la lointaine période romaine, en furent expulsés au moment de la Grande Inquisition, en 1492, sous le règne de Ferdinand et de la très catholique Isabelle.

J'avais à peine 8 ans lorsque mes parents, mes deux frères, mes quatre sœurs et moi-même nous embarquâmes pour Antalya, en Turquie, car l'employeur rhodiote de mon père avait besoin de lui pour sa petite succursale anatolienne.

En 1918, alors que le premier conflit mondial s'achevait, éclata la guerre entre la Grèce et la Turquie. Très jeune encore, je fus témoin de scènes déchirantes et de véritables massacres. La population grecque – ceux qui avaient échappé aux tueries – fut expulsée du territoire turc, n'emportant avec elle rien d'autre que ses vêtements. La situation était dangereuse pour tout le monde. Mais nous eûmes la chance providentielle que mon père put obtenir in extremis la naturalisation italienne pour toute la famille, tandis que la marine

italienne était envoyée à Antalya pour y protéger ses compatriotes.

Les écoles avaient été fermées depuis plusieurs mois et mon père demanda à un marchand turc de ses connaissances s'il pouvait m'employer dans sa boutique. Malgré mon jeune âge – j'avais à présent 9 ans et demi – je satisfis aux exigences de mon patron, allant vendre sa marchandise de porte à porte, faisant l'inventaire de son entrepôt ou servant les clientes dans le coin réservé aux dames, car notre spécialité était les tissus pour vêtements.

Les étrangers n'étaient pas bien vus par la population turque et ils essayaient souvent quolibets et humiliations. Par exemple, le simple fait de porter un chapeau les irritait. Alors, pour qu'ils me laissent tranquille et afin de passer inaperçu, je résolus de remplacer mon couvre-chef européen par un typique fez rouge.

Le pillage et le banditisme étaient la plaie des villes. Les plus craints des chefs de bande s'appelaient les Tchétas, ils venaient de la montagne et tyrannisaient le petit peuple. Au début ils avaient essayé de s'adapter aux coutumes citadines mais, face à la complexité de l'administration, ils déchantèrent bien vite et réitérèrent leurs méthodes brutales et expéditives. Afin de mettre un terme à leurs exactions les autorités prirent à leur égard des mesures drastiques. Dès qu'un de ces Tchétas était arrêté, il était pendu sur la place principale d'Antalya. Aux yeux d'un enfant le spectacle de ces pendaisons publiques était très effrayant et, comme je devais tous les matins passer par ce lieu pour aller au travail, je ne pouvais l'éviter. Un bout de papier restait épinglé à la chemise de ces macchabées, énonçant la

liste de leurs crimes, afin que la population sache que le gouvernement ne transigeait pas avec tous ceux qui auraient l'intention d'enfreindre la loi.

Mises à part ces scènes cauchemardesques du matin et du soir, je garde d'assez agréables souvenirs de mon séjour en Turquie. Grâce à la bonne réputation de mon père et à la satisfaction que je procurais aux clients de mon patron, nous nous fîmes un gentil cercle d'amis et de connaissances et fûmes souvent invités chez eux, maisons ou fermes, prenant part à des festivités telles que fiançailles, anniversaires ou mariages.

Comme les écoles ici n'ouvraient toujours pas, mon père prit la décision de me renvoyer à Rhodes pour que je reprenne ma scolarité. Nous étions en 1922.

Monsieur et Madame Abner Sardo, un vieux couple de braves gens, acceptèrent de me prendre en pension chez eux. Ils avaient un fils de mon âge, Daniel, dont je partagerais la chambre durant plusieurs années. Nous devînmes, lui et moi, de vrais frères de sang. Jamais aucune jalousie ni rivalité n'entachait nos relations. Nous avons bien sûr nos petites querelles, mais rien que de normal entre deux garçons plutôt éveillés et à l'imagination fertile.

Quelques mois après mon retour à Rhodes, alors que je fréquentais maintenant le lycée italien en compagnie de Daniel, je fus envoyé chez un certain M. Jacob Capouya, instituteur de son état. Ce dernier m'apprit à lire et à écrire en ladino, langue liturgique qui dérivait de l'ancien espagnol mais qui s'écrivait en caractères hébraïques, car c'était le seul moyen qui me permettait de correspondre avec ma famille restée en Turquie, mon père ne sachant pas communiquer autrement. En

dehors de l'école – j'étais en troisième technique – et de ces leçons privées, je prenais également des cours du soir de comptabilité.

En raison de l'instabilité politique et d'une situation économique peu favorable les conditions de vie devenaient de plus en plus précaires en Turquie, ce qui força les miens à rentrer au bercail. Mon père, qui avait travaillé pour la même firme vingt longues années, dut se contenter d'un salaire amoindri, à peine suffisant pour nourrir sa famille. Nous ne pouvions plus nous acheter d'habits neufs et, pour pallier ce manque, mon père parvint à acquérir auprès de certains fournisseurs un vieux stock de tissus invendables qu'il remit à ma mère. Celle-ci usa de toutes ses qualités de couturière pour façonner du linge et des robes destinées à mes quatre sœurs.

Voyant dans quelles conditions pénibles se trouvait mon père, je pris l'initiative d'interrompre ma scolarité, et cela en dépit de ses protestations, car il voulait que j'obtienne au moins mon diplôme technique, et j'entrai dans une banque en tant que clerc, place que je conserverais quelques années.

Le peu d'argent que je ramenaï à la maison ne suffit pourtant pas à vraiment améliorer le sort de ma famille. Entre-temps mon père dut accepter un poste de commis voyageur, obligé de faire régulièrement la navette entre les îles du Dodécannèse. Ainsi, il nous laissait sans nouvelles pendant des semaines. Ce travail l'épuisait car, lorsqu'il rentrait, faible et amaigri, il n'avait de cesse de se coucher. C'est à peine s'il avait le temps de manger, préférant dormir.

Je ne pouvais plus supporter de le voir dans cet état et j'écrivis à un cousin qui avait émigré en Alabama,

dans le sud des États Unis, lui demandant s'il pouvait m'obtenir un permis de séjour, ou tout au moins la promesse d'un travail officiellement approuvé.

Ma première lettre ne donnant rien, je lui en envoyai une autre, mais cet effort demeura vain. C'est alors que j'obtins des nouvelles de mon bon ami, Daniel Sardo, chez qui, vous vous en souviendrez peut-être, j'avais logé durant mes années du lycée italien. Entre-temps ce dernier s'était expatrié à l'autre bout du monde, au Congo belge, au début de l'année 1926.

Je lui écrivis en lui expliquant combien éprouvante pour nous était la situation et, deux mois après l'envoi de cette missive, décachetant une enveloppe avec un timbre africain, je trouvai mon premier contrat de travail auprès d'une société bien établie au Congo belge, qui m'offrait un poste à Kamina, petit bourg du nord du Katanga.

J'en parlai avec mes parents et ce fut pour eux un véritable choc : un si jeune garçon, partir pour un endroit dont ils n'avaient jamais entendu parler et, qui plus est, enfoui au milieu de la jungle africaine. J'insistai, d'abord avec fièvre et empressement, puis avec une patience qui ne me ressemblait pas et, après maintes récriminations – ma mère n'arrêtait pas de pleurer, mon père craignait pour ma vie, parmi des tribus guerrières (n'y avait-il pas encore des cannibales là-bas ?) et les fauves, mes frères et mes sœurs me prenaient pour un fou – je les convainquis que c'était la seule manière de les aider et que le sacrifice en valait la peine, d'autant plus que Daniel Sardo nous avait rassurés dans sa dernière lettre du Congo.

J'envoyai mon passeport italien au consulat de Belgique à Alexandrie afin d'obtenir un visa d'entrée pour le Congo belge.

Une fois que j'eus reçu tous les documents nécessaires, dûment signés et cachetés pas les Belges ainsi que par les autorités locales, j'étais prêt pour le départ. Isidore Malki, un de mes camarades de classe, prit la même décision que moi et nous voyagerions ensemble.

Le cœur déchiré, mes parents me donnèrent leur consentement, accompagné d'une bénédiction. Avec une partie de ses économies mon père m'acheta quelques vêtements neufs, mais il dut déposer au mont-de-piété les rares bijoux de ma mère hérités de sa famille afin de pouvoir me donner les 42 livres sterling et 12 shillings, représentant le coût du trajet en bateau.

Le jour de mon départ, fixé au 8 novembre 1926, a été empreint d'émotion car Dieu seul savait si je reverrais les miens et quand.

La mer était si houleuse que le navire n'a pu jeter l'ancre dans le port, aussi, avons-nous dû embarquer sur un chalutier pour rejoindre le S/S Rodi, battant pavillon italien.

Mon compagnon de voyage et moi sommes descendus à Alexandrie, notre première escale. Sur le quai nous attendait un vieil ami égyptien de mon père. Il nous héla en criant mon nom à plusieurs reprises, jusqu'à ce que je le reconnaisse d'après une photo que mon père m'avait remise. Il détenait un poste important au tribunal d'Alexandrie mais, à part ce détail, je ne savais rien de lui. L'homme, qui en imposait par sa taille et par une barbe fournie, nous prit en sympathie

et nous fit visiter sa ville. Remarquable amphitryon, il nous donna une petite leçon d'histoire sur cette cité qui fut la gloire de l'antiquité, nous parlant de Cléopâtre et surtout de la fameuse bibliothèque où se précipitaient les érudits et les étudiants de l'époque en provenance de tout le bassin méditerranéen.

Cette même soirée, notre brave homme nous mit sur le train à destination de Port Saïd où nous arrivâmes très tard dans la nuit. L'ami alexandrin de mon père m'avait recommandé à des cousins. Ceux-ci vinrent nous accueillir à la gare et eurent l'amabilité de nous héberger.

Nous restâmes deux jours dans cette cité portuaire avant de monter à bord du S/S Aviateur Rolland Garros, un bateau français de six mille tonneaux.

Il ne me restait plus que 13 livres sterling en poche et, comme ni moi ni Isidore ne pouvions nous payer une cabine, fût-elle collective, nous décidâmes de coucher sur le pont à la belle étoile. Mais les nuits pouvaient être bigrement fraîches, surtout lorsqu'il avait plu et que le vent soufflait de l'ouest. Un jeune mousse franco-tunisien eut pitié de nous et nous procura une couverture, assez grande pour nous deux, à condition que l'on se pelotonnât l'un contre l'autre.

C'était notre premier voyage au long cours et nous en fûmes tout excités. Il a fallu non moins d'une demi-journée pour traverser le canal de Suez. Nos yeux, tout rougis qu'ils fussent, pétillaient de curiosité, absorbant chaque minute de cette traversée.

De Djibouti, où la chaleur était si écrasante que je n'en garde pratiquement aucun souvenir, nous mîmes le cap sur Mombasa, au Kenya, pour ensuite rejoindre,

après un trajet de quelques jours, Dar es Salaam, la capitale du Tanganyika, colonie britannique.

Il n'y avait qu'un train par semaine au départ de ce port de l'océan Indien pour la ville de Kigoma, située à l'intérieur du pays sur les berges du lac Tanganyika.

Mais nous dûmes débarquer du train dans un endroit perdu de la brousse car Isidore et moi n'avions plus un sou. Dans ce patelin, du nom duquel je ne me souviens plus, nous eûmes la chance de nous faire embaucher par un hôtelier grec, pour lequel nous accomplîmes une foule de tâches, même les plus ardues. Il nous exploita jusqu'à la corde mais nous remercions néanmoins le ciel car il nous logea dans la pièce à provisions et, une fois les clients servis, nous faisait donner par le cuisinier les restes de nourriture. Nous reçûmes en outre chacun un petit pécule.

Le 2 décembre 1926 nous pûmes enfin partir pour Kigoma et le jour même nous embarquâmes sur un croiseur à aubes pour Albertville, notre première étape au Congo belge. Là, nous eûmes l'immense surprise de retrouver Béno, un ami d'enfance. Notre joie fut si grande que nous décidâmes d'un commun accord de rester plusieurs jours à Albertville. Béno nous invita à partager sa case. Mais, au contraire de l'hôtelier grec, chez qui nous dormions à même le sol sur une toile cirée, Béno nous offrit l'usage d'un vrai matelas, avec des draps propres et un oreiller. Aux repas nous eûmes droit à des légumes frais, à ce succulent poisson du lac appelé capitaine, grillé au feu de bois, ainsi qu'à tous ces fruits tropicaux, pour nous si exotiques, qui poussaient en abondance dans le pays. Ainsi, pour la première fois de ma vie je goûtai à la mangue,

qu'au début je trouvai plutôt fade, à la papaye, sur laquelle l'on pressait un demi citron, à l'avocat que l'on mangeait ici non en entrée mais comme dessert, saupoudré de sucre impalpable et, bien sûr, à la banane, si parfumée et au goût terriblement sensuel. Quel luxe, mon Dieu ! pour nous qui venions de Rhodes, où l'on ne souffrait certes pas de disette, malgré la pauvreté dans laquelle je grandis, et dont les petits plats de ma mère me manquaient cruellement, mais où les fruits étaient rares et chers, même ceux de saison. Seuls les gens aisés pouvaient s'offrir quelques uns de ces fruits tropicaux, tels l'ananas ou la banane, qui supportaient le voyage, car à l'époque il n'existait ni réfrigérateurs ni climatisation.

À nous, jeunes immigrants, il nous semblait vivre une aventure que seuls les livres pouvaient raconter, une aventure pleine de sons et de bruits nouveaux et étranges et d'odeurs si intenses qu'elles nous pénétraient les bronches. Certains de ces bruits, la nuit surtout, nous remplissaient d'effroi, en premier lieu le tintamarre assourdissant des criquets – cela ne durait pourtant qu'un court moment, celui du passage du crépuscule à la nuit africaine, noire et épaisse – ; ensuite les sons devenaient lugubres, beaucoup plus étouffés, mais d'autant plus mystérieux que tous les repères nous échappaient. Alors nous nous demandions si tel bruit lointain n'était pas le rugissement d'un lion ou le râle d'un hippopotame.

Le lendemain de notre arrivée je demandai à Béné si un fauve ou un crocodile ne s'était pas approché de la case pendant que nous dormions. Il s'esclaffa en rétorquant que c'était aussi peu probable que la visite de loups au milieu d'une ville en Europe.

Cette nuit-là je pus me coucher le cœur apaisé et, au chant du coq, je me réveillai tout guilleret de me savoir toujours vivant et en bonne santé, même si Isidore et moi avions perdu cinq à six kilos, résultat du régime de conserves, de dattes sèches et de pain rassis qui avait été le nôtre durant la traversée de Port Saïd à Dar-es-Salaam, ainsi que sur le train qui nous mena jusqu'au village précédant Kigoma où l'hôtelier grec nous avait embauchés.

Béno nous accompagna à la gare d'Albertville où nous prîmes le train pour Kabalo. Comme sièges, nous avions des planches en bois. À cette époque-là les locomotives à vapeur étaient d'une lenteur exaspérante et de surcroît elles tombaient souvent en panne. Nous arrivâmes le jour suivant à Kabalo avec quelques heures de retard mais nous pûmes néanmoins embarquer sur le Prince Léopold qui naviguait tout le long de la rivière Lualaba ; notre trajet allait durer un peu moins d'une semaine.

Cette traversée fut elle aussi pour nous, vrais bleus en Afrique, insolite et pleine de surprises. Notre bateau s'arrêtait fréquemment pour se ravitailler en combustible, la chaudière fonctionnant au charbon de bois, arrêts qui faisaient l'affaire du capitaine ainsi que de quelques voyageurs, surtout, ceux qui aimaient chasser. Grâce à ces derniers nous avions toujours du gibier aux repas. C'est ainsi que je découvris la viande d'antilope, de faisan sauvage et de phacochère. L'embarcation servait aussi de marché flottant aux villageois qui habitaient les berges. On troquait vêtements, conserves et quincaillerie contre du poisson de la rivière, de la volaille, des fruits et des légumes.

Plus d'une fois le bateau resta coincé dans les bancs de papyrus. Et, des heures durant, d'habiles plongeurs s'affairaient pour démêler les pales.

Robert Toledano, mon nouveau patron, vint m'accueillir sur le quai du terminus à Bukama. Nous eûmes à peine le temps de faire connaissance que, deux heures plus tard, je sautai dans le train en partance pour Kamina, ma destination finale, Kamina étant le point de connexion entre le Bas-Congo et les mines de cuivre du Katanga.

Sur place, je fus présenté aux deux associés de M. Toledano, ainsi qu'à la cinquantaine d'employés et d'ouvriers que comptait la société.

À l'heure du dîner – on disait 'souper' ici – je fis plus ample connaissance avec ceux des employés que j'aurais à côtoyer le plus régulièrement. Ainsi j'appris que la firme possédait ici, en dehors de l'épicerie à laquelle je devais être affecté en un premier temps, deux boulangeries, l'une pour les Européens et l'autre pour les Congolais, qui s'y rendaient par centaines, venant parfois d'aussi loin que le Kasai. Ils devaient tous passer par Kamina avant de rejoindre les fameuses mines de cuivre de l'Union Minière du Haut-Katanga. Il y avait aussi une boucherie qui servait de la viande de bœuf fraîche provenant des quelques fermes avoisinantes, car la région était riche en pâturages.

Avec le bar et ce que l'on appelait alors la factorerie – factorerie où j'allais bientôt passer le plus clair de mon temps –, vous aviez fait le tour de la ville. On y trouvait des produits de première nécessité, tels que le riz, la farine, les boîtes de conserves, les tissus wax ou dits de Java, aux teintes vives et aux motifs

aussi bien floraux que géométriques – un véritable ravissement pour mes yeux –, fabriqués en Angleterre ou en Hollande, que les Congolaises acquéraient pour se façonner leurs kitenge (pagnes), des perles de verre, ainsi que des éléments de quincaillerie, des hameçons, des tournevis, des marteaux, des épingles de nourrice, des réchauds à gaz et des lampes tempête.

Trois jours après mon arrivée je tombai malade avec une forte fièvre. Je devais avoir contracté la malaria durant mes pérégrinations en train, puis en bateau. Je fus confiné dans ma chambre, si par chambre on entend le réduit du baraquement en pisé, soutenu par des piquets de bambou, dans lequel je logeais. Les draps de mon lit pliant métallique étaient constamment mouillés, non par ma propre transpiration mais à cause de la pluie qui transperçait le toit de chaume tapissé de feuilles de palmier. L'un de mes nouveaux camarades de travail vint à mon secours et installa une bassine en fer blanc au-dessus de mon lit en attachant avec des cordes ses deux poignées aux parois opposées de la pièce : il en fallait peu pour rompre le fragile équilibre de ce dispositif de fortune et je devais régulièrement y plonger une vieille couverture toute effilochée afin d'en retirer une partie de l'eau avant que la bassine ne déborde. Il fallait répéter ce manège plusieurs fois par jour, après les tonitruants orages qui s'abattaient sur cette région équatoriale de l'Afrique, et qui, je l'avoue, me terrassaient à chaque fois que j'entendais le claquement d'un coup de tonnerre. J'avais surtout peur que la foudre tombe sur mon baraquement et m'emporte dans ses flammes.

Je commençais à délirer lorsque, deux jours après que je me sois alité, un médecin de brousse vint à

mon chevet. Il me fit des injections d'antipaludique à intervalles réguliers et me sauva ainsi d'une mort certaine car, à cette époque, un grand nombre de personnes succombaient à cette maladie très débilitante. Quarante-huit heures après la dernière visite de ce brave docteur, je fus à nouveau sur pied et je pus reprendre mon travail.

Alors il n'y avait pas d'heures fixes de travail. Tout dépendait des circonstances du moment et des besoins – toujours urgents – des clients de passage. La plupart d'entre eux se trouvaient en transit et je devais les servir, à la fois à l'épicerie et au bar, parfois jusqu'à une ou deux heures du matin. Je devais de toute manière me lever à l'aube pour distribuer le pain que venait de cuire le boulanger aux nombreux ouvriers indigènes qui allaient travailler dans les mines.

Le train passait par Kamina deux fois par semaine et l'une de nos tâches consistait à approvisionner la voiture de restauration en nourriture fraîche.

Étant donné que notre bourg ne possédait ni hôtel ni restaurant à proprement parler, nous préparions des plats chauds et les servions à nos clients de passage, lesquels logeaient chez l'habitant en contrepartie d'un dédommagement versé par notre firme car ils étaient considérés comme nos hôtes.

Le magasin, terme que j'utiliserai désormais à la place de 'factorerie', consistait en un grand baraquement, presque aussi long que large, recouvert de tôle ondulée, ce qui en faisait une véritable étuve pendant la journée et une chambre froide après le coucher du soleil. Vu que nos clients pouvaient se présenter à n'importe quelle heure du jour, aussi bien en pleine nuit qu'au petit matin ou à midi, soit qu'ils fussent tombés en panne

dans la brousse soit que les chemins en terre battue – l’asphalte viendrait bien plus tard et seulement pour des tronçons de route à la sortie des villes – aient été inondés lors d’une averse et que des villageois aient dû les accompagner à pied ou en tipoye (chaise à porteur) jusque chez nous, je décidai d’abandonner ma case et de dormir carrément dans un coin du magasin sur un matelas neuf que le patron m’avait offert. Mais, après deux semaines de ce régime, je commençai à perdre des forces et à maigrir à nouveau.

Mon supérieur se montra compréhensif et me réserva une hutte en pisé récemment construite, qui était étanche et plus spacieuse que mon ancienne case, avec cette fois un vrai lit en bois, une bassine pour la toilette et un meuble à tiroirs – je n’avais, bien sûr, comme la plupart de mes compagnons de travail, ni eau potable ni toilettes privées, mais là au moins les écarts de température étaient plus supportables.

Je n’avais que dix-sept ans mais néanmoins, de nombreuses responsabilités pesaient sur moi. En dehors des tâches régulières qui m’incombaient à Kamina même, je devais à présent faire des tournées à l’intérieur du pays pour visiter les succursales que la firme avait établies dans les villages avoisinants. Ces succursales, souvent pas plus grandes qu’une échoppe, étaient tenues par des assistants congolais. Et une fois par mois j’allais avec la grosse camionnette Ford de la société à la rencontre de chacun d’eux, afin de les approvisionner en marchandise et en même temps de faire l’inventaire des lieux.

J’avais ainsi des journées de 15 à 17 heures, 363 jours par an – oui, Noël et Nouvel An m’étaient tout de même accordés. La notion de repos dominical ou

même de vacances m'était inconnue. Ce rythme de vie persista pendant huit années, jusqu'au jour où, émacié et fourbu – je pesais moins de 50 kilos, pour 1 m 75 – je tombai en syncope. Le grand patron, Robert Toledano, que j'avais revu deux ou trois fois lors de mes voyages à l'intérieur, mis au courant de mon état et, par conséquent, des conditions de travail qui avaient provoqué ce malaise, réprimanda sévèrement mon supérieur, lui intimant l'ordre de m'accorder, immédiatement, un congé de six semaines afin que je puisse me rétablir. Je dois pourtant avouer que j'étais plus fautif que lui car je m'étais tant habitué à ce rythme de travail que, malgré ses remarques bienveillantes – “Ralentis un peu !”, me répétait-il –, je lui affirmais que tout allait bien et que donc je n'avais pas à me plaindre.

Mes toutes premières vacances, je les passai au bord de l'océan Atlantique, dans la province du Cap, qui se trouvait en Union Sud-africaine, à l'extrême sud du continent. J'aurais préféré aller rejoindre mes parents à Rhodes, mais le prix du voyage était exorbitant, étant donné que je gagnais environ 1 500 francs congolais par mois, soit l'équivalent d'un peu moins de 50 dollars de l'époque et que j'envoyais à ma famille plus de la moitié de mon salaire. Je ne regretterai toutefois pas ce séjour revigorant dans ce que je maintiens encore aujourd'hui être l'un des plus beaux endroits de la terre, à la flore et au climat merveilleux. Et je revins à Kamina, tout ragaillard, pesant dix kilos de plus.

Nous étions en 1931 et le krach boursier qui avait fait des ravages dans le monde entier, frappait à présent le Congo également. La compagnie de chemin de fer du BCK (Bas-Congo-Katanga), dont le siège se

trouvait à Kamina, avait dû renvoyer une grande partie de son personnel, blanc et noir, ce qui évidemment affecta toute l'économie locale, y compris notre société. Nombre de nos clients déclarèrent faillite, d'autres, pour éviter de mettre la clé sous la porte, se virent obligés de vendre des objets, considérés à présent comme luxueux, tels que leurs montres en plaqué or, les bijoux de leurs femmes, la vaisselle en argent, les verres en cristal et même leurs voitures personnelles, ne gardant que la camionnette de travail, et tout cela souvent pour un prix dérisoire car les acheteurs ne se pressaient pas à leur porte.

Certains d'entre eux, les Belges en majorité, ne supportaient plus la situation et préféraient rentrer en métropole pour y recommencer une nouvelle vie auprès des leurs. Les autres expatriés européens, Grecs, Italiens ou Portugais, n'avaient pas d'autre alternative que de rester au Congo et d'affronter la crise comme ils le pouvaient.

Notre firme donc ne fut pas épargnée mais, au lieu de réduire le personnel, elle nous proposa le choix entre deux solutions : soit accepter de travailler pour un salaire moitié moindre soit recevoir un billet d'aller simple pour rentrer définitivement en Europe. Je choisis bien entendu la première solution. Pour moi, comme pour la plupart de mes congénères, de sombres lendemains s'annonçaient et je recommençai à manger des conserves : des sardines à l'huile, des haricots blancs en sauce, du corned-beef américain, accompagnés des quelques légumes et fruits tropicaux que les indigènes des environs nous fournissaient car le train qui nous approvisionnait régulièrement en victuailles et en viandes fraîches ne passait plus qu'une fois par

semaine. Mais, grâce à la gentillesse des villageois, nous eûmes droit de temps en temps à du gibier, du poisson de rivière et à de la noix de coco, dont le jus étanche merveilleusement la soif.

Il faut se rappeler que, en terre tropicale où les frigos n'existaient pas encore, la nourriture devait se consommer sur-le-champ car elle s'avariait très rapidement. Pour les conserves, il fallait envelopper les restes dans du papier d'aluminium – un luxe alors –, de peur qu'ils soient envahis par des hordes de mouches et de moustiques. Et si par mégarde quelques uns de ces morceaux se trouvaient à l'air libre et qu'on les mangeait, ne fût-ce qu'une demi heure plus tard après les avoir sortis des boîtes de conserves, on risquait l'infection, sinon davantage.

Les réfrigérateurs galvanisés – le nec plus ultra aux tropiques ! – arrivèrent en 1934 dans notre région.

Les seuls moments de détente dont nous bénéficions étaient ceux passés au Club du BCK, où je m'occupais du bar et des rafraîchissements. Nous avions un gramophone à manivelle sur lequel nous passions des disques de 78 tours.

Une ou deux fois par mois des accordéonistes amateurs nous gratifiaient de leur enthousiasmante musique. Nous les écoutions, heureux comme des enfants, puis ils nous invitaient à chanter en chœur avec eux.

Ma vieille camionnette Ford – elle avait bien huit ans, et huit ans sur les chemins cahoteux d'Afrique font bien des ravages ! – manifestait, malgré les révisions auxquelles je la soumettais périodiquement, des signes de grande fatigue et elle devenait poussive. Combien

de fois ne s'était-elle pas embourbée sur les pistes de l'intérieur, m'occasionnant retards et contrariétés, tandis que les clients de notre firme et les assistants des succursales comptaient sur ma venue pour leurs provisions mensuelles. En guise de rechange, la firme possédait également une douzaine de pousse-pousse, dont chacun était tiré par non moins de sept jeunes Congolais, deux à l'avant et cinq à l'arrière. Car ces pousse-pousse à la taille impressionnante pouvaient transporter jusqu'à 300 kilos de marchandise. Ils voyageaient loin dans la brousse, parfois sur une distance de 400 kilomètres, pour fournir les contremaîtres et les ouvriers qui construisaient le chemin de fer de Dilolo, ou les administrateurs territoriaux d'endroits aussi éloignés que Kindu, Safakumba ou Kabongo. Le voyage pouvait durer tout aussi bien huit jours que deux semaines. Et, à l'exception de la société belge Interfina, nous étions les seuls sur le marché de la région. Au retour, les conducteurs de pousse-pousse nous ramenaient des légumes, des papayes, des ananas et diverses variétés de bananes qu'ils récoltaient en chemin. Ils étaient trois ou quatre pousse-pousse à voyager simultanément. Nous pouvions les entendre chanter à travers la savane tandis qu'ils approchaient de Kamina. Ces chants, qui s'apparentaient aux blues des Noirs américains, exprimaient les peines du travail, les dangers qu'ils rencontraient en cours de voyage, mais aussi le soulagement de rentrer chez eux sains et saufs. Ils terminaient toujours sur une note joyeuse car ils savaient que nous allions fêter leur arrivée.

Mais les choses ne se passaient pas toujours sans quelques accrocs plus ou moins graves : les pneus crevaient, les essieux de roue se brisaient et parfois même

la surcharge de poids provoquait des effondrements dans la charpente, ce qui entraînait des retards pouvant aller jusqu'à quinze jours. L'on comprend alors cette qualité tellement africaine qu'est la patience car ce sont les éléments, qu'ils soient naturels ou façonnés par l'homme, qui régissent la vie des indigènes, et non le contraire. Et, lorsqu'ils ne parvenaient pas à faire des réparations de fortune, les conducteurs de pousse-pousse étaient obligés d'attendre pour que nous leur envoyions du renfort ainsi que des pièces de rechange. Je devais alors les rencontrer dans des trous perdus au milieu de la forêt pluviale.

Cependant, malgré les aléas de la vie tropicale et l'inconfort qui était notre lot quotidien, nous avons acquis une énorme capacité de résilience car la stabilité régnait sur tout le territoire de cet immense pays. Et, toujours, nous trouvions, disséminés à l'intérieur, des hameaux et des villages où nous pouvions compter sur la population pour nous loger, nous offrir un repas et nous aider, dans la mesure de ses moyens. L'hospitalité africaine n'est pas une légende et je serai à jamais reconnaissant à ces braves gens qui n'ont cessé de m'accueillir à bras ouverts et de me faire partager le peu qu'ils avaient.

Après le krach boursier et ses effets dévastateurs le Congo connut un rebond extraordinaire qui profita à toute la population, aussi bien africaine qu'européenne. Les réseaux routiers et fluviaux furent grandement améliorés ainsi que le chemin de fer et les liaisons aériennes entre les différents centres du pays se multiplièrent.

De notre côté, nous reçûmes de nouveaux et puissants camions américains qui raccourcirent les distances, rendant le transport des hommes et des marchandises beaucoup plus confortable, ce qui marqua la fin de l'ère du pousse-pousse.

Comme je l'ai mentionné plus haut, à cause de ma santé chancelante après ces années de dur labeur passées dans des conditions presque surhumaines pour un Occidental – je n'accuserai personne, puisque je l'ai bien voulu, poussant la chose jusqu'à l'inconscience – et interrompues une seule fois, je résolus en 1937 de prendre mes secondes vacances, à nouveau en Afrique du Sud.

Au cours de ce long périple qui allait me ramener au Cap, je m'arrêtai dans la charmante petite ville de Jadotville avant de poursuivre pour Éville – prononcez 'éville' ; les Belges aimaient à raccourcir les noms de leurs cités (ainsi, on appelait la capitale 'Léo', Stanleyville, 'Stan' etc.). Cette fois je m'arrêtai plus longuement à Élisabethville. Que je la trouvais belle et 'sophistiquée', cette ville, comparée à notre bourg et de quel agréable climat ses habitants jouissaient ! Ce fut à Éville que, pour la première fois, je suis entré dans une vraie salle de cinéma et que j'ai pu admirer un film 'parlant'.

Avec quelques-uns des collègues de la société qui avaient le privilège d'y travailler, j'appris à jouer au ping-pong, au tennis et même au golf, sports qui m'étaient jusqu'ici inaccessibles. L'un ou l'autre de ces nouveaux camarades me régalerent en m'emmenant dans leur voiture à travers les avenues pavées et ombragées de cette capitale provinciale que l'on nommait, à juste titre d'ailleurs, la perle du Katanga.

EXILS AFRICAINS

Le jour de mon départ mes nouveaux amis m'accompagnèrent à la gare, que je trouvai splendide avec son architecture art déco et qui avait été inaugurée tout récemment.

Ainsi je pris le train – quel confort, cette fois ! – qui me mena à travers la Rhodésie du Nord (la Zambie d'aujourd'hui) et celle du sud (le Zimbabwe contemporain), avec au moins trois changements de locomotive et de voiture, jusqu'à ce que je rejoigne la ville du Cap après un parcours de cinq jours et cinq nuits.

L'air iodé, le soleil, même lorsqu'il se voilait – gare cependant aux coups de bambou ! –, le vent vous fouettant le visage comme des baisers ventouse injectèrent dans mes veines un sang nouveau.

Je fus ébloui par la beauté du paysage, par la richesse de la flore, par ces plages de sable fin, d'un blanc immaculé et qui s'étendaient sur des kilomètres. L'océan était glacé et il fallait un certain courage pour y poser ne fût-ce que le talon.

Mais je me promis de prendre un bain entier et réussis à y entrer, en un premier temps jusqu'à la taille. Puis, me faisant violence, je m'y plongeai à corps perdu. Après un quart d'heure, courant comme un forcené, transi, la peau toute bleue de gerçures, je retrouvai ma serviette de plage. Quelle satisfaction j'éprouvai d'avoir affronté cette mer immense et capricieuse qui aboutissait à l'Antarctique !

Autant j'appréciais ces vacances, autant cette fois je ressentis le choc que provoquait en moi la discrimination raciale institutionnalisée, telle qu'elle était pratiquée

ici. La ségrégation existait également au Congo belge, les Africains étant considérés inférieurs aux Blancs et par conséquent traités avec condescendance. Mais en Afrique du Sud cette discrimination était plus dure et beaucoup plus cruelle. Si les relations intimes étaient mal vues chez nous – on les cachait –, dans ce pays elles étaient condamnées par la loi et les ‘contrevenants’ étaient passibles de prison.

Chaque fois que j’apercevais les bancs publics, les entrées de bureaux et de magasins, avec l’écriteau ‘Whites only’ et que les Blancs et les Noirs – les mulâtres, appelés ici ‘Coloured’ entraient dans cette catégorie – montaient dans des bus séparés, j’avais la gorge serrée et je me disais qu’un tel système n’était pas seulement humiliant et injuste, mais immoral. Et ce sentiment ôtait une partie du plaisir de mes vacances. Alors je me disais que j’aurais mieux fait d’aller rejoindre ma famille à Rhodes, un vœu pieux, bien entendu. J’étais loin d’imaginer le sort terrible que mes parents allaient subir quelques années plus tard et que jamais je ne les reverrais, car personne à la fin des années 30 ne pouvait concevoir le désastre humain que l’Allemagne nazie allait provoquer.

De retour à Kamina je m’attelai au travail avec une énergie redoublée et continuai d’envoyer de l’argent à mes parents. Je pus ainsi contribuer à la dot de deux de mes quatre sœurs. Elles se marièrent l’une à la suite de l’autre et je leur offris de payer leur voyage au Congo. Mais ni elles ni leurs maris respectifs ne voulaient venir en Afrique. La chance leur sourit néanmoins car, quelques mois après, les deux jeunes couples obtinrent un visa pour les États-Unis et ils purent rejoindre l’un

de nos cousins installé à Montgomery, dans l'Alabama. Il s'agit du même cousin auquel j'avais écrit et dont je n'avais reçu aucune réponse. Mais j'étais content pour eux. Quant à mes deux frères et à ma cadette, ils préféraient eux aussi vivre à Rhodes, pauvres et chichement, que de se lancer dans l'aventure africaine. J'insistai cependant encore et encore et, sans demander leur avis, leur fis parvenir trois billets aller simple en bateau. Mis au pied du mur, ils n'eurent d'autre alternative que d'accepter mon offre. Mes parents, eux, refusèrent catégoriquement de quitter leur île ancestrale et gardèrent la cadette auprès d'eux.

En parcourant la presse d'aujourd'hui et en ouvrant les livres d'Histoire, je suis effaré de lire tous ces mensonges à propos des soi-disant mauvais traitements infligés aux Congolais par l'administration coloniale belge jusqu'à l'indépendance de leur pays. Cela équivaudrait à dire que les Noirs américains subissent encore l'esclavage de nos jours. Il est indéniable que la discrimination existait au Congo belge et, dans une moindre mesure, au Ruanda-Urundi (ce territoire étant placé sous la tutelle de l'ONU) et que les Européens avaient une attitude paternaliste envers les Africains. Il me faut cependant avouer, moi qui ai traversé quatre décolonisations, que le système colonial belge était, et de loin, le plus humain de tous et que ce fut également celui qui, plus que les autres, bénéficia davantage à la population africaine. Jamais, dans mes trente ans de vie dans cette région, je n'ai assisté à des traitements cruels, comme celui de la chicotte dont les Arabes usaient avec leurs esclaves noirs, ou à des violences physiques envers des individus, même lorsqu'il s'agissait de prisonniers

condamnés pour des crimes ou pour des délits mineurs. Comme partout sur le continent européen, il y existait des fonctionnaires trop zélés ou excessifs mais, lorsque leurs méfaits étaient révélés, ils devaient rendre des comptes et se voyaient à leur tour punis.

Il y eut, il est vrai, quelques soulèvements, qui furent durement réprimés par la force publique, mais rien de comparable à ce qui allait se produire sur le continent européen après 1939. J'en suis le témoin vivant, moi qui ai parcouru des milliers de kilomètres à l'intérieur du pays pendant toutes ces années et qui ai été accueilli avec générosité par ses habitants. Il faut donc cesser de diaboliser ces 'colonialistes belges' et remettre les pendules à l'heure, n'en déplaise aux idéologues de tout bord et à ces intellectuels de salon qui voient tout en en noir et en blanc, y compris les reporters des grands journaux européens qui souffrent de je ne sais quel complexe de culpabilité impérialiste.

Remontons un peu le temps, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, lorsque le roi des Belges, Léopold II, s'appropriait l'immense Congo et en fit son jardin privé. Le roi, qui s'estimait à l'étroit dans sa patrie minuscule, était un homme d'affaires avisé, dévoré par l'ambition et mégalomane. Il n'eut aucun scrupule à exploiter son territoire africain, quatre-vingts fois plus vaste que la Belgique et dont – cas unique dans l'histoire de la colonisation – le gouvernement belge ne voulait à aucun prix. Mais les grandes puissances, celles qui au début ne trouvèrent aucun intérêt à cette terre que Conrad sut si bien décrire dans son *Cœur des Ténèbres*, se rendirent compte de leur bétise initiale : ils étaient passés à côté d'un pays aux immenses richesses. La Grande-Bretagne en tête décria les conditions

inhumaines auxquelles étaient soumis les travailleurs congolais dans l'extraction du caoutchouc et celle des défenses d'éléphant. Le roi laissait se perpétrer les méthodes barbares qu'appliquaient encore tout récemment les esclavagistes arabes, telles que les punitions corporelles sanglantes, voire l'amputation des mains. Le scandale éclata au grand jour et, qu'elle le voulût ou non, la Belgique, afin de réparer l'image exécrationnelle que son roi lui avait donnée, dut en faire sa colonie. Ainsi donc cet état indépendant du Congo, propriété privée de Léopold II, devint en 1908 le Congo belge. Et progressivement, non sans mal, la Belgique transforma le pays, en l'assainissant, en se défaisant de ces méthodes odieuses qu'étaient les travaux forcés, en créant un réseau routier, fluvial, ferroviaire et puis aérien, unique dans les annales de l'histoire coloniale. Si les grandes sociétés belges, et, en premier lieu l'Union Minière, profitèrent des richesses du pays, la population indigène, elle aussi, en bénéficia. De nombreuses maladies tropicales furent peu à peu éradiquées, les écoles primaires pour Congolais – la discrimination raciale n'avait pas pour autant disparu – se multiplièrent et, surtout, un effort extraordinaire avait été fourni sur le plan de la santé publique. En 1958, le pays comptait plus de trois mille hôpitaux et dispensaires disséminés sur tout le territoire jusqu'au plus profond de la forêt tropicale, à tel point qu'une agence internationale commissionnée par l'ONU, se rendant au Congo belge deux ans à peine avant l'accession du pays à l'Indépendance, conclut que la situation des colonisés était remarquable, ajoutant qu'ils étaient mieux traités que partout ailleurs. Quarante ans après le 30 juin 1960, que reste-t-il de tous ces

hôpitaux, de ces écoles et de ces voies de transport qui firent la fierté des colonisateurs ? Certains de mes amis congolais qui vivent aujourd'hui en Europe et ont encore une nombreuse famille restée au pays, me disent – autre vœu pieux et politiquement très peu correct – qu'ils aimeraient voir les Belges revenir au Congo pour mettre de l'ordre dans l'énorme gâchis que ses gouvernements successifs, la plupart du temps avec la collusion des pays développés, a provoqué en saignant la population. Ils ne peuvent pas être taxés de nostalgie, d'autant plus que je parle surtout d'enfants d'Africains qui, eux, n'ont pas connu l'ère coloniale. L'Histoire ne se refait pas mais, ce qui est beaucoup plus triste, elle semble ne rien enseigner non plus. Et que dire des luttes intestines et internationales qui sévissent encore dans l'Est du Congo où la famine et les maladies ont repris leurs droits et où les sévices et les viols ne cessent pas ? Qui pleurera les millions de morts – la plus grande hécatombe survenue après la Seconde Guerre mondiale, plus grande encore que celle des génocides cambodgiens ou rwandais ? Mais qui les pleurera ?

Quel est le premier droit de tout être humain, si ce n'est celui de vivre dignement, de manger à sa faim et de pouvoir se soigner ? J'estime que l'Histoire doit être réécrite – ne mentionnons même pas ces révisionnistes qui se disent historiens et qui nient la shoah ou qui prônent encore aujourd'hui la supériorité de telle 'race' ou de telle religion et se font inviter par le régime attardé de l'Iran à des conférences organisées par des experts venus de tous les cinq continents africains, européens, américains, asiatiques et océaniques dont le leitmotiv est la vengeance et la guerre contre les

infidèles et les mécréants. Ceci dit, toute conquête reste un geste d'agression hautement répréhensible, que ce soit chez les Romains de l'Antiquité, les Ottomans ou les colonisateurs européens, sans compter l'esclavage pratiqué par ces derniers ainsi que par les Arabes. Gengis Khan, Hitler, Staline, Mao Tsé Tung, Pol Pot, Idi Amin, Bokassa, ou feu notre président, Mobutu, et montre que la soif du pouvoir et les crimes qui s'ensuivent sont malheureusement une constante de la nature humaine. Aujourd'hui, Mugabe et le président du Soudan suivent le même chemin. Il faut les combattre, comme il faut combattre cette plaie ressurgie du Moyen Âge qu'est l'islamisme et n'accepter aucune justification concernant les attentats suicides. Il n'y a rien de plus lâche que de se faire exploser au milieu d'innocents, tout en se clamant martyr. Allah et son prophète doivent, eux, exploser de fureur devant pareille attitude. Et nos démocraties occidentales, en hypocrites qu'elles sont, doivent cesser de se montrer complaisantes face à des régimes barbares qu'elles considèrent comme leurs alliés, simplement parce que ces derniers les approvisionnent en pétrole et en matières premières indispensables à leurs industries.

Je trouvai un poste pour mes frères dans deux succursales de la société qui m'employait. L'un s'en alla travailler à Kalunda et l'autre à Lusambo, deux avant-postes distants l'un de l'autre de quelques centaines de kilomètres. Je les accompagnai successivement pour les présenter à leurs supérieurs et les installer le plus déceimment possible, d'autant plus que nous ne pourrions pas nous revoir avant de longs mois. Les adieux furent pénibles, surtout entre mon plus jeune

frère et ma sœur, qui étaient très attachés l'un à l'autre. Celle-ci resterait sous ma protection aussi longtemps qu'elle serait célibataire. Je dus retenir mes larmes afin de ne rien laisser transparaître car c'était la première fois qu'ils allaient se séparer, et si loin de tout ce qui leur était familier.

C'est seulement une fois rentré à Kamina avec Matilda que je pus prendre la mesure de l'énorme responsabilité qui m'incombait.

Début 1939 : les rumeurs d'une guerre imminente en Europe s'amoncelaient comme de sombres nuages annonçant la tempête. Mais je me dis que Rhodes était bien éloignée de l'Allemagne et que, si le conflit éclatait, ma famille n'en serait pas affectée. J'avais lu quelque chose à propos de la fameuse 'Nuit de Cristal', au cours de laquelle les nazis avaient mis le feu à des synagogues et à des magasins tenus par des juifs. J'en eus des frissons d'horreur mais pensai que cette éruption de haine serait isolée et que les choses rentreraient dans l'ordre. Après tout, le peuple germanique n'était-il pas l'un des plus travailleurs et des plus civilisés ? La raison triompherait.

Quelques mois après la déclaration des hostilités, les convois de troupes sud-africaines et rhodésiennes commencèrent à transiter par Kamina – qui, en raison de sa situation stratégique, devint la base militaire la plus importante du Congo belge –, en route pour l'Abyssinie afin de prêter main forte aux troupes britanniques, lesquelles se battaient contre les Italiens. D'autres allaient rejoindre l'Afrique du Nord pour barrer la route à l'armée allemande. Chaque semaine ces officiers et soldats venant du Sud du continent

s'arrêtaient chez nous et j'avais pour tâche principale à présent de les ravitailler et de veiller à leur bien-être car notre firme était, avec l'accord des autorités militaires coloniales, la seule habilitée à leur venir en aide et à les servir. Grâce à eux les affaires prospéraient, tandis que de nouveaux marchés s'ouvraient à l'intérieur. La société avait non seulement élargi son rayon d'action mais diversifiait également ses activités ainsi que ses produits. Dans cette nouvelle liste l'on pouvait compter des produits agricoles tels que le maïs, le millet, le manioc, le sorgho, l'huile de palme, l'areca, l'arachide et le raphia.

Mes nuits dépassaient rarement les cinq heures de sommeil car je devais aller au-devant des marchands indigènes dans la brousse, les retrouvant à mi-chemin entre Kamina et leurs villages. Ils arrivaient dans des caravanes de cinquante à cent hommes qui transportaient sur leur tête des ballots pesant souvent plus de vingt kilos. J'ai toujours été émerveillé de voir avec quelle adresse ils se déhanchaient tout en gardant l'équilibre.

Lorsqu'on me remplaçait auprès des troupes alliées, je restais parfois jusqu'à la nuit avancée en compagnie de ces hardis convoyeurs et nous nous réunissions autour d'un feu pour à la fois nous réchauffer et cuire de la viande que nous partagions ensuite.

Les affaires se traitaient souvent en présence de chefs tribaux, que quatre de leurs sujets portaient sur un tipoye. Une fois la vente conclue, les hommes se mettaient à chanter pour exprimer leur approbation. Je devais parfois traverser des rivières en pirogue, et cela n'était pas sans danger car elles pouvaient être

infestées d'hippopotames et de crocodiles, sans parler des serpents d'eau et des sempiternelles hordes de moustiques. Une fois à terre, c'était les reptiles et les scorpions qu'il fallait éviter de déranger, de peur qu'ils nous infligent leur piqure mortelle. Je dépendais de mes compagnons africains pour ma sauvegarde car ils étaient munis de machettes et de flèches empoisonnées. Au risque de me répéter je dois remercier toutes ces braves gens, congolais ou provenant des missions, aussi bien catholiques que protestantes. J'étais toujours reçu avec le sourire, même lorsqu'on ne m'attendait pas, et au fur et mesure de mes visites l'on commençait à bien me connaître jusque dans les endroits les plus reculés de la brousse. Il y avait entre nous un sentiment de solidarité que les habitants des villes pouvaient difficilement imaginer.

L'argent que je faisais parvenir à mes parents tout au long de ces années les soulagea au point que mon père put ouvrir son propre petit commerce. Il dut cependant s'expatrier sur l'île de Léros, à quelques encablures de Rhodes, ne rentrant chez lui pour rejoindre ma mère et ma jeune sœur qu'une fois tous les deux mois. Il estimait que le sacrifice en valait la peine car il pouvait ainsi offrir à sa petite famille un meilleur confort de vie. Tandis que la bataille faisait rage bien plus au nord, la mer Égée demeurait calme et restait épargnée.

Jusqu'ici les autorités belges nous avaient laissés en paix, nous, les résidents italiens. J'aimerais toutefois rappeler au lecteur la situation délicate dans laquelle ma famille et mes coreligionnaires se trouvaient ici, au Congo. En tant que citoyens italiens nous étions

considérés comme ennemis, d'autre part nous étions de religion juive. À un moment donné les autorités coloniales décidèrent d'interner dans des camps tous ceux qui détenaient un passeport italien. Ces camps n'avaient bien entendu rien de commun avec ceux qu'érigèrent les nazis. Dans la réalité les autorités belges se comportaient de manière bienveillante vis-à-vis des prisonniers et elles les autorisaient à voir leur famille régulièrement. Mes deux frères, ma sœur et moi avons la chance de résider dans des avant-postes, loin des capitales provinciales. Et comme je travaillais à Kamina, devenu un lieu de passage stratégique pour les troupes alliées, et que j'avais de surcroît prouvé ma bonne foi et ma loyauté envers le pays qui m'accueillait, je pus poursuivre mes activités en toute tranquillité.

J'appris par la suite que mes deux jeunes frères avaient décidé de prendre quelques jours de congé et de se retrouver à Elisabethville. À leur grand désarroi ils furent immédiatement internés en tant que prisonniers de guerre dans... les entrepôts du Musée de la Vie Indigène. Leur incarcération dura moins d'une semaine, les autorités ayant estimé qu'ils ne présentaient guère de danger et ils furent libérés, puis envoyés à l'Hôtel Albert-1^{er}, le meilleur de la ville, et cela aux frais de l'État.

Une fois l'incident terminé, nous avons bien ri car tout cela avait un indéniable parfum de commedia dell'arte.

J'eus cependant un cas de conscience car ma situation personnelle était des plus paradoxale. N'étais-je pas devenu un traître à mon pays, l'Italie, puisque que je fournissais les troupes alliées ? J'eus même l'idée de

m'enrôler dans les rangs de l'armée belge pour aller me battre contre les Allemands. Mais d'autre part aurais-je accepté de tirer sur mes compatriotes, même s'ils arboraient le drapeau fasciste ? Étant israélite et connaissant à présent le sort que les nazis nous réservaient, bien que je ne fusse pas encore au courant de la 'solution finale' ourdie par Hitler et ses sbires, et alors que Mussolini venait de promulguer ses infâmes lois raciales à notre égard, excluant les juifs de l'administration et des postes universitaires qu'ils détenaient auparavant, pouvais-je agir autrement ? Malgré tout cela je reste éternellement reconnaissant au peuple italien, et voici pourquoi : tant que les îles du Dodécanèse restaient sous domination italienne, aucun mal n'était fait à la communauté juive qui y résidait. Par conséquent, je savais mes parents et ma petite sœur hors de danger, tout comme les 1 700 Juifs qui habitaient Rhodes. Jusqu'à la fin leurs enfants continuèrent de fréquenter l'école italienne avec leurs camarades catholiques. Et, même si la chose n'était pas usuelle – cette remarque vaut pour toute l'Europe à l'époque –, il y avait des mariages mixtes entre juifs et chrétiens, qui ne furent plus autorisés dès lors que les lois raciales furent édictées.

Je m'apprêtais donc à rejoindre les forces alliées en tant que volontaire lorsqu'un événement se produisit qui allait contrecarrer tous mes plans. Nous étions en février 1941. Je devais aller à Éville préparer mon dossier afin d'obtenir ma naturalisation belge, renonçant ainsi et définitivement à la citoyenneté italienne. Tandis que je courais d'un bureau de l'administration à l'autre, mon chemin croisa celui d'une ravissante jeune femme au teint frais, parsemé de taches de rousseur et à

l'abondante chevelure acajou, dont les reflets jouaient au soleil comme autant de minuscules et espiègles fées clochettes. Elle s'appelait Florence et venait de quitter sa lointaine Rhodésie du Sud avec l'intention de passer des vacances au Congo belge – ses toutes premières d'ailleurs. Elle vivait à Salisbury, la capitale de son pays réputée pour ses jardins à l'anglaise, son cricket, son excellent climat et ses airs modernes de petite métropole américaine car les premiers buildings commençaient à pointer leur nez dans l'azur de son ciel. Mais, bien que plus petite, Éville avait, elle, gagné le surnom de 'Paris subtropical', appréciée autant pour l'élégance des belles Évilloises que pour sa cuisine franco-belge et pour son intense vie nocturne – inexistante à l'époque chez les Britanniques, même en Afrique, où chacun rentrait chez soi à la fermeture des commerces, sauf s'il y avait un événement particulier, comme un anniversaire ou l'arrivée d'un parent venu d'Angleterre ou d'Écosse.

Trois semaines après notre première rencontre et d'un commun accord, sans que nos parents respectifs en fussent avertis, Florence et moi nous fiançâmes. Je pris alors la décision de surseoir à mon idée de volontariat. J'avais l'intention, je le répète, de rejoindre en Afrique du Nord les troupes alliées, britanniques, sud-africaines et rhodésiennes qui y livraient une bataille féroce à l'armée allemande.

Lorsque les parents de Florence apprirent la nouvelle de nos fiançailles, ils furent atterrés, d'abord parce qu'ils concevaient mal que leur fille bien-aimée quitte un jour la Rhodésie du Sud pour épouser un étranger, un Italien, juif de surcroît. Et lorsque Florence leur dit que j'avais l'intention de rejoindre les troupes alliées en

Afrique du Nord, ils refusèrent catégoriquement de me voir, ordonnant à leur fille de rentrer à Salisbury sans plus tarder. Mais avec quel genre d'individu avait-elle donc l'intention de se marier ? Je devais certainement être un espion, ou alors un mercenaire à la solde de l'un et de l'autre. Malgré leur diktat Florence tint bon et usa de tous ses moyens pour convaincre ses parents de m'accorder une première entrevue. Ils cédèrent, heureusement et nous nous rencontrâmes. Je leur rendis visite trois fois la même année, nous apprîmes ainsi à nous connaître, puis à nous apprécier mutuellement. Ils comprirent que je désirais le bonheur de leur fille parce que je l'aimais et que, malgré nos différences de culture et de religion, nous partagions les mêmes valeurs fondamentales. Je leur fis la promesse que Florence les reverrait aussi souvent qu'elle le désirait car j'étais bien conscient du fait qu'elle aurait la nostalgie de sa famille et de sa ville natale. Ses parents mirent une autre condition avant de m'accueillir chez eux : je devais renoncer à mon volontariat ou du moins l'accomplir en restant au Congo, car ils ne voulaient pas que leur fille, à peine mariée, souffre d'un double éloignement, avec l'éventualité que les choses tournent mal pour moi au cours d'un combat. J'acquiesçai à leur désir tout en continuant d'aider les troupes de passage à Kamina, comme je l'avais fait jusqu'à présent.

Mais il y avait autre chose, un lourd secret que je ne pouvais cacher à ma future épouse, un secret qui, une fois dévoilé, risquerait de briser notre lien. Ma conscience toutefois me le dictait. Il ne pouvait en être autrement. Cela concernait le petit David-Kanza – Daviko – que Daniel, mon meilleur ami, avait eu avec

une jeune femme du Kivu. Cette naissance perturba tellement Daniel qu'il en tomba malade. Parce qu'il craignait l'ire de ses parents il n'eut pas le courage de reconnaître l'enfant mais en même temps il avait un terrible remords, celui de l'abandonner et d'être un père indigne. Il vint passer une semaine chez moi, contrit et déprimé. Nous en discutâmes longuement et une idée traversa mon esprit comme un foudroiement, idée qui par la suite me mit face au mur.

“Et si je l'adoptais, moi, est-ce que tu t'en sentiras mieux ?”

Ma pensée fut tellement subite qu'elle ne laissa aucune place au raisonnement. Le visage de Daniel s'illumina soudain, ses yeux rougis par le manque de sommeil brillèrent d'une telle gratitude, ses joues s'empourprèrent d'un tel feu – je crus même entendre l'écho de son cœur – que je n'eus pas le temps d'y réfléchir une seconde fois et donc de me rétracter.

Mon Dieu, mais qu'étais-je-allé proposer là ? Ce fut moi qui passai alors une nuit blanche, calculant pendant ces heures interminables que l'obscurité inflige toutes les conséquences d'une décision prise inopinément. Et cela au nom de l'amitié ! Le lendemain matin, voyant Daniel si heureux et enfin reposé, alors que mon cœur battait la chamade; tel un automate je lui renouvelai ma proposition, laquelle se mua alors en une promesse.

Avant d'accoucher, Shumani, la jeune femme que Daniel avait connue, alla consulter les siens au village, dans la colline, et elle leur dit que j'accepterais d'adopter l'enfant que mon ami avait conçu avec elle. Au début ses parents refusèrent de me voir, se demandant ce qui se cachait derrière une décision qui,

à leurs yeux, paraissait abracadabrante : d'abord, cet homme blanc lui fait un enfant et, traître qu'il est, décampe comme une hyène, ensuite l'ami de celui-ci propose de l'adopter. Ça sentait trop la machination.

Mais, lorsqu'elle leur affirma que je subviendrais aux besoins de leur petit-fils ainsi qu'à ceux de sa mère, ils furent ébahis, puis peu à peu ils se laissèrent convaincre

Ils demandèrent toutefois à vérifier le document officiel prouvant ma bonne foi. Je les rencontrai donc à la naissance de Kanza-David – Kanza était son prénom congolais, David, celui que Daniel et moi avions décidé de lui ajouter, nous l'appellerions donc Daviko – et leur apportai les présents d'usage ainsi que le certificat réclamé. Ils exigèrent aussi de garder l'enfant au village au moins jusqu'à l'âge de son initiation, c'est-à-dire vers onze ou douze ans lorsqu'il serait circoncis, comme le dictait la tradition. Je pouvais bien entendu aller le voir aussi souvent que je le voudrais et même le prendre chez moi au moment des vacances. Il fréquenterait l'école primaire de la mission avoisinante où il apprendrait le kiswahili, sa langue maternelle, ainsi que le français, l'arithmétique et les sciences. Et je veillerais à ce qu'il grandisse dans les meilleures conditions. Je fis d'ailleurs la connaissance du directeur de l'école, qui était en même temps l'un des trois instituteurs : il me rassura sur la qualité tant sur des cours dispensés que sur des soins dont les enfants bénéficiaient, étant donné que la mission comptait également un dispensaire.

Je fis part de l'adoption de Daviko à mes parents, sans pour autant leur dire qu'il s'agissait du fils illégitime de Daniel, Daniel qu'ils connaissaient si bien et pour

qui ils avaient beaucoup d'affection car ils étaient très liés avec ses parents.

Leur première lettre était empreinte de tristesse et de reproches : comment avais-je pu les trahir de la sorte ? Adopter l'enfant d'une Africaine qui croyait sans doute aux fétiches ! Avais-je perdu tous mes principes ? Et de quelle religion serait cet enfant – un bâtard ?

Mais lorsque je leur envoyai une photo en noir et blanc du beau bébé qu'était Daviko soufflant sa première bougie, leur cœur fondit et ils m'envoyèrent un petit bracelet en or auquel était accrochée une étoile de David – accompagné de leur bénédiction.

Mes deux frères et ma jeune sœur qui vivaient au Congo avaient eux aussi été très choqués à l'annonce de l'adoption de ce petit mulâtre mais ils se rangèrent de mon côté dès qu'ils eurent lu la lettre de mes parents. Ils souhaitèrent à Daviko longue vie et bonheur.

Comme je l'avais prévu, cette révélation bouleversa Florence au plus profond de son être. Elle pleura sans arrêt pendant deux jours et m'annonça, à mon grand désarroi, que c'était fini entre nous et que ses parents n'accepteraient jamais que nous nous mariions. Je la priai à genoux de se raviser, laissant à mon tour couler des larmes, moi qui avais toujours considéré une telle attitude comme indigne d'un homme. Effarée, elle hésita et dit alors qu'elle devait réfléchir, même si elle pensait qu'une vie à deux n'était plus envisageable. Une semaine après – je la vécus comme une torture –, Florence me téléphona pour m'annoncer qu'elle revenait vers moi mais que jamais, en aucun cas, ses parents ne devaient savoir. Je le lui promis, la mort dans l'âme car je n'avais jamais caché ni voulu omettre l'existence de ce fils adoptif que j'adorais et que j'entendais un jour

– après son initiation – accueillir au sein de ma famille. Cela non plus je ne l'avais pas caché à Florence.

Comme cadeau de mariage et en signe de reconnaissance pour mes bons et loyaux services, mon patron me promut directeur de sa filiale de Luluabourg, la capitale du Kasai, une ville déjà bien plus importante que Kamina. Mais comme elle était située à des milliers de kilomètres au nord de cette dernière et qu'Élisabethville se trouvait à mi-chemin entre Luluabourg et Salisbury, Florence et moi décidâmes que la cérémonie officielle serait célébrée à Éville et non dans notre futur lieu de résidence. Cela finalement arrangeait tout le monde : aussi bien les parents de Florence qui devaient faire le long trajet depuis la Rhodésie du Sud que mes deux frères et ma sœur, lesquels étaient ravis de se retrouver dans la capitale du Katanga.

Le 1^{er} août 1942, notre grand jour arriva. Après avoir apposé nos signatures dans le registre des mariages à l'hôtel de ville, Florence, radieuse dans sa robe blanche en satin cousue sur mesure par une couturière de Salisbury, et moi, arborant mon premier smoking, de couleur anthracite, escortâmes nos familles respectives jusqu' à l'hôtel Albert-1^{er} où on allait fêter l'événement et où également nous logerions tous. Mes parents et ma sœur cadette me manquaient évidemment beaucoup mais, malgré mon invitation – ils n'auraient pas à déboursé un centime –, ils refusèrent de faire un si long voyage, espérant qu'un jour ma femme et moi, Daviko et notre prochain enfant leur rendrions visite à Rhodes.

La société me prêta l'une de ses voitures, une grosse Dodge noire, à la fois pour mes déplacements personnels

et pour les prospections qu'elle me demandait de faire tout au long du chemin que nous allions emprunter dans notre voyage de noces, une distance qui devait couvrir quelque deux mille kilomètres car nous comptions faire un large détour par l'Est en suivant la route des Grands Lacs. J'acceptai cette requête avec joie et je mêlerais la visite de nouveaux clients à notre lune de miel.

Florence et moi allions explorer toute une partie du Congo que je ne connaissais pas. Nous traverserions le Katanga du sud à l'est pour rejoindre le lac Tanganyika, le longer ensuite jusqu'à Usumbura, la capitale du Ruanda-Urundi (lequel formait avant 1962 un territoire unique sous la tutelle des Nations Unies; il avait été cédé à la Belgique en 1918 par l'ancienne Société des Nations, au détriment de l'Allemagne vaincue). De là, nous poursuivrions notre route vers le Kivu.

Nous entamâmes notre périple par la riante petite cité de Jadotville et suivîmes le tracé du Copper Belt, la route du cuivre, jusqu'à Kolwezi, rejoignant ensuite Tenke, Lubudi, Bukama et enfin Kamina, ma ville, que je fis connaître à Florence, non sans une certaine fierté. Je lui présentai mes amis, mon supérieur et tous mes collègues de travail. Elle fut émue par leur chaleureux accueil. Après leur avoir fait nos adieux et rempli la voiture de provisions, nous reprîmes la route pour Kabongo, où nous fîmes une halte de deux jours dans la plantation des pères Baudlet. De là nous nous dirigeâmes vers Kabalo pour ensuite atteindre Albertville, sur les bords du lac Tanganyika, qui avait été ma toute première étape à mon arrivée au Congo belge. De là nous prîmes la route en direction d'Usumbura. Cette jolie ville était posée comme dans

un écrin entre le lac immense – il ressemblait davantage à une mer intérieure – et la chaîne de montagnes qui le cernait, elle aussi grandiose. Nous goûtâmes aux joies de la natation au bord d'une plage de sable fin, dans une petite crique heureusement éloignée de celle que fréquentaient les crocodiles et les hippopotames, et à celles de la gastronomie locale, dont le cochon de lait et le capitaine grillé au feu de bois m'avaient ravi.

La route pour Bukavu était sinueuse et très escarpée. Florence, qui m'avait jusqu'ici relayé dans la conduite, eut le mal d'auto et nous dûmes souvent nous arrêter pour qu'elle se soulage. Cette route avait une autre particularité : comme elle était étroite et dangereuse et bien qu'elle fût très peu encombrée, la voie n'était libre que dans un sens à la fois. Il fallait donc attendre le signal que nous envoyait un tam-tam avant de poursuivre notre route, autrement nous risquions l'accident ou, pire, la chute au fond du ravin. Notre radiateur, chauffé à blanc, battait donc au rythme du tambour africain ancestral. Ce fut avec un grand soupir de soulagement que nous atteignîmes la perle du Kivu, que l'on nommait tantôt Bukavu, tantôt Costermansville ou Cost. Bien que située à moins de deux cents kilomètres au nord de l'équateur mais bénéficiant d'une altitude de 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, cette cité lacustre jouissait d'un climat tempéré et humide. La nature, verdoyante, était parsemée de fleurs sauvages aux couleurs si chaudes que l'on se serait cru, non pas en Afrique centrale, mais sur les berges d'un lac italien, près de Côme ou de Stresa.

Nous prîmes nos aises et restâmes cinq journées entières à Bukavu, à la fois pour faire réviser la voiture de fond en comble et procéder à des emplettes.